

Jean-Paul Hiltenbrand

De la subjectivation du corps

Vous savez, j'ai déjà fait cette citation de Freud que : l'anatomie c'est le destin, donc, il semblerait que, selon que l'on naît avec un corps aux marques secondaires sexuées de tel ou tel sexe, on serait homme ou femme, en fait, cet être sexué appartient à un autre champ que celui du corps, c'est là qu'est la grande déchirure, et plus avant, nous savons que l'être femme ou l'être homme ne peut se témoigner que d'une certaine forme de désir et qui ne relève pas spontanément de son sexe anatomique. Cette différence que nous percevons dans la clinique c'est que celui qui se présente comme homme, n'est pas forcément inscrit dans un désir de type homme ; ça doit être étudié, ça doit être évalué. Pour une femme, c'est pareil. Alors, ça montre simplement que le parlêtre, c'est-à-dire l'être de langage ne fonctionne pas selon la logique de l'emboîtement animal, de l'emboîtement sexuel animal. Il fonctionne d'une autre manière.

Le discours humain est structuré de telle manière qu'il laisse une béance dans sa constitution subjective qui montre justement que cette béance se situe au carrefour entre corps et sexe. C'est là cet écart, n'est ce pas, que nous percevons dans la clinique.

Donc, dans cet écart entre corps et sexe, entre ce qu'il a subjectivé de son corps d'un côté et ce qu'il imagine de son sexe, d'un autre côté. Ce sont deux choses, à l'évidence, déterminées par d'autres règles, chacun de son côté.

PRÉSENTATION CHRISTINE DURA TEA

Nous accueillons ce soir Jean-Paul Hiltenbrand qui vient de Grenoble, dans le cadre de ce séminaire qui étudie cette année la question du corps, certainement, M. Hiltenbrand va poursuivre une élaboration au travers de son titre : « de la subjectivation du corps », cette élaboration que vous connaissez certainement et que nous retrouvons dans les différents écrits qui ont été publiés. Jean-Paul Hiltenbrand est psychiatre, psychanalyste, responsable de l'ALI, il est fondateur de l'école Rhône-Alpes, et actuellement il est le responsable de la publication du bulletin de l'ALI qui a changé de nom et s'appelle : la revue Lacanienne.

Je vous présente le dernier numéro, on vous en a parlé ici, il y a quelques temps : « Sex and Gender »

Les derniers travaux de Jean-Paul Hiltenbrand : son livre « Insatisfaction dans le lien social », Jean-Paul Hiltenbrand était venu nous en parler l'an dernier. La question de la techno science et de la jouissance du corps est amplement abordée.

Je vous ai amené également cet ouvrage que je vous voudrais vous conseiller : une publication interne à l'ALI et qui s'appelle : conférence de Chambéry. On y retrouve des textes forts intéressants de 95 à 2007 où vraiment on va suivre le fil conducteur de l'élaboration du travail de Jean-Paul Hiltenbrand, notamment sur la question de l'Œdipe et sur la question qui est au centre de vos préoccupations, on vous a entendu à Paris, lors des dernières journées, sur la question de la position féminine.

Alors je suppose que peut-être, ce soir, vous allez poursuivre cette élaboration au travers de votre conférence. Jean-Paul Hiltenbrand.

Jean-Paul Hiltenbrand: J'avais intitulé ce propos de ce soir : subjectivation du corps. En effet, on peut poser le problème de la manière suivante: l'analyse est une pratique du langage, de la parole, du signifiant. Comment est ce que le corps dans une telle pratique qui n'est donc qu'une pratique du langage, comment le corps est donc appréhendable, d'une certaine manière, puisque nous n'y touchons pas, nous ne nous en occupons pas en apparence et cependant, ce corps est tout à fait présent dans les cures.

Alors, la question est de savoir comment du langage au corps s'instaure un pont, une liaison, et c'est donc à cette question vaste que mon propos de ce soir va tenter de procéder à quelques liens.

Le corps c'est quelque chose de plus ou moins familier à chacun d'entre nous mais parfois aussi, il est totalement ignoré comme nous l'observons dans l'expérience clinique. Il peut être l'objet de répugnance voire de crainte et il peut être l'objet aussi d'un certain attrait.

Comment est il concevable qu'il y ait de telles variations pour chacun au regard de ce corps ?

Et bien les diverses pathologies que nous pouvons rencontrer dans notre clinique qui affectent la relation au corps, c'est-à-dire par exemple l'hypocondrie, la mélancolie, les psychoses en général, bien sûr la fameuse hystérie ou la névrose obsessionnelle, la phobie etc. Chacune de ces pathologies a un rapport spécifique à ce corps.

Par ailleurs nous avons cette problématique qui est la question du sexe.

C'est d'emblée une question parce que, peut être que ce sera l'objet de notre débat de tout à l'heure, est ce qu'il fait vraiment partie du corps ? Ce sexe tel que nous en parlons.

Est-ce que ce serait un élément tiers, dans cette relation du langage au corps c'est-à-dire qu'il serait dans un statut particulier ?

Nous savons que ce sexe participe éminemment de nos échanges sociaux et j'en voudrais pour preuve cette lutte sauvage des sexes qui a traversé les derniers siècles dans cette fameuse guerre qui a transité dans nos sociétés et qui vient toujours poser la question : mais où est la vérité de ce conflit ?

Freud nous disait que l'anatomie c'est le destin, et peut être que, en fait, c'est quelque chose d'autre qui est désigné au travers de cette guerre.

Et puis encore, plus avant, dans cette relation au corps nous savons aussi, nous percevons, très intuitivement, qu'il y a une relation de type masculine ou de type féminine, sans oublier, bien entendu, du côté féminin, les transformations, parfois inquiétantes dans la clinique, qui concernent la grossesse.

Alors, au regard de ce catalogue probablement incomplet, nous pouvons situer un certain nombre de choses. C'est que le corps est le lieu de plaisir, de déplaisir, c'est aussi un lieu de jouissance dans son sens le plus général, mais c'est aussi un lieu érotique par excellence : lieu du fantasme et du désir.

Peut-être, je vais vous surprendre car c'est aussi, ce corps, le lieu d'origine du Politique.

À savoir que le Politique promeut le bien être, le bonheur et concerne, donc, directement ce corps et c'est aussi le lieu d'un type de

civilisation puisque, comme vous le savez, vice et vertu concernant ce corps ont toujours été mis en avant dans les modalités d'éducation ou dans les modalités du vivre ensemble au travers de notre civilisation.

Enfin, ce corps est aussi le lieu d'un parasitage par le signifiant, autrement dit, le corps est un lieu où se constituent diverses formes de savoir.

Formes de savoir, diverses sans doute, chacun revendiquant le sien mais où le sexuel et j'y reviens, se présente plutôt comme un savoir en question par opposition au savoir sur le corps.

Autrement dit, pour en finir avec cet avant-propos, est ce que la subjectivation du corps est-elle concevable avec ou sans le sexuel ou bien devons nous inverser la question : celle de savoir si c'est le sexuel qui finalement permettrait de subjectiver ce corps ?

Il existe quand même quelque chose qui nous permet d'approcher ce questionnement de façon sûre : c'est le symptôme et sa nature et ce symptôme comme dans l'hystérie, par exemple, détient cette capacité de s'investir dans le corps d'une manière extraordinairement diverse, comme vous le savez. Alors pourquoi chercher là une énigme et se casser la tête, puisque l'idée la plus simple est que le symptôme hystérique, celui dit, en particulier de la conversion, est le principe même de la possibilité d'une inscription du signifiant sur ou dans le corps.

En effet, une des caractéristiques jamais dite du corps c'est que le corps est fait pour être marqué. La conversion n'est donc rien d'autre que la marque d'un signifiant ou des signifiants à l'endroit de ce corps.

Déjà, dans la clinique habituelle, vous entendez des choses dans ce style : il m'a apostrophé de telle ou telle manière et ça m'a fait ça.

Mais ça m'a fait ça où ? C'est là toute la question, par exemple : ça m'a changé le rythme cardiaque ou ça m'a coupé le souffle, ça m'a pris au ventre etc..

D'ailleurs, par exemple, pour évoquer l'angoisse, est ce que nous aurions la moindre idée de l'angoisse s'il n'apparaissait pas son signal dans le corps ?

Pourquoi est-ce le corps qui pâtit de tout cela ?

C'est-à-dire : symptômes angoisse et marques diverses.

C'est bien parce que l'Autre, le grand Autre, en tant que lieu, c'est le corps.

Si nous pouvons admettre cela, c'est-à-dire que le corps c'est le lieu de l'Autre, une bonne fois pour toutes, bien des problèmes de compréhension peuvent être levés à son propos.

Reprenons la question : mon corps ne peut être que le corps du grand Autre, puisque c'est de cet Autre que je dois mes jours, mon existence, ma chair, ma vie, etc.

D'une même manière ce possessif : mon corps, est un abus de propriété. Cette non- possession primitive explique aussi la raison pour laquelle, dans certaines pathologies, ce corps peut prendre cette allure d'être étranger puisque foncièrement, son origine est effectivement étrangère. Comme nous venons de cet Autre inaccessible, il n'est sans doute pas habituel de considérer que le corps n'est pas à soi dans notre culture, spécialement dans cette culture de l'individualisme autonome, cette culture de la performance, etc.

Mais ce fait, cette imagination que le corps est à moi est liée à notre longue culture de maîtrise du corps, laquelle renforce la relation imaginaire instaurée avec ce dernier.

Lorsque l'on se remémore toutes les étapes de la mise en place du corps jusqu'à son accomplissement définitif, c'est-à-dire autant sur le plan moteur que sur le plan statural, que sur le plan de sa présentation, de sa tenue, etc.

On aperçoit qu'il s'agit d'une véritable domestication de ce corps qui restera pourtant toujours cet étranger. Cet Autre.

Il n'y a ici qu'à rappeler la surprise souvent très marquée d'inquiétude lorsque le préadolescent voit apparaître sa pilosité par exemple, l'écoulement du sperme, les menstrues qui viennent souligner ce caractère hétéros de ce corps sur le plan sexuel en particulier.

Il ne faut donc pas nous étonner qu'au regard d'une telle disposition du sujet devant cette présence matérielle que puisse exister une certaine exacerbation de son imaginaire à son propos car ce corps, au grand jamais ne se présente comme une unité constitutive. En effet, de l'autre côte, c'est-à-dire du côté du moi, de l'appareil de perception du monde extérieur, des sensations externes, de celles dictées par les besoins vitaux, ici aussi il s'agit d'un univers divisé et étranger.

La recollection ultérieure tentée entre le moi et le corps, c'est-à-dire ce qui va se passer dans ce que Lacan décrit du stade du miroir et bien cette recollection expose plus à la déchirure qu'à un rassemblement apaisé.

Nous sommes donc loin d'un ordre homogène que supposerait un acte de recollection et encore n'est-il pas approché le fameux choc que va constituer l'entrée dans la sexualité qui va encore accentuer cette division et cette déchirure.

Alors que ce corps soit un champ privilégié de l'érotique on peut en convenir, mais au sexe et au surgissement du sexe, ce corps est encore moins préparé qu'il n'y paraît.

Freud vous le savez sans doute, un temps, avait imaginé une lente montée physiologique et psychologique, avec un temps de latence, vers un sexuel assumé. Rien de tout cela ne se réalise, fût par le biais d'une éducation bien menée.

Il faut donc convenir que ce sexe reste à l'écart et obéit à d'autres lois que celles auxquelles le jeune sujet avait été habitué avec son corps.

C'est là, une propriété spécifique du parlêtre, à savoir que le sexe va avoir un autre cours, va obéir à d'autres règles que celles qui sont effectivement connues précédemment, par le jeune sujet à propos de son corps.

Alors, comment, dans ce fatras, dans cette hétérogénéité, comment ordonner cette relation au corps chez l'homme, c'est la première question?

La seconde étant que cet ordonnancement ne puisse pas être organisé sans la prise en compte de la nature sexuée de l'être humain, ni non plus que soit oublié, ce qui est encore plus difficile à concevoir, la signification de l'acte sexuel qui constitue, en quelque sorte un accomplissement assumé: paradoxe supplémentaire puisque tout ce qui concerne le corps, je ne peux pas l'assumer et que ce sexuel, à propos de ce sexuel, je suis obligé d'essayer d'en assumer son accomplissement.

En ce qui concerne la première question, notre réponse est facile et elle va être rapide, il s'agit tout simplement de décrire pour l'ordonnement de notre réflexion, les trois ordres I.S.R du corps parce que ce sont des ordres qui sont totalement différents et c'est ainsi que nous en faisons la lecture, dans l'enseignement de Lacan.

LE CORPS IMAGINAIRE.

Et bien, à l'origine subjective, ce corps est morcelé, éparpillé en petites parties, et ceci est tout spécialement présentifié par l'incoordination et l'inadéquation motrice primitive chez l'enfant.

Il a une image du corps qui n'est pas unifiée, qui est partielle et qu'il ne peut pas coordonner.

C'est ce qui va précipiter, de cette phase d'illusion unifiante, ce que va être le stade du miroir. Je le souligne, c'est par le biais du regard, de cette fonction du regard que va se faire cette unification.

Par ailleurs, Freud comme Lacan, ont admis que le corps est une surface de projection et c'est cette surface de projection qui va constituer le moi. Le moi tel que je peux le repérer dans ma propre conception. C'est donc, à partir de ce corps que va se constituer cette illusion d'un moi autonome, celui justement qui est en quelque sorte sédimenté par notre tradition culturelle

J'espère que ce propos sur le corps imaginaire va suffire mais on pourra en reparler éventuellement.

Il faut bien entendre que pour Freud, et c'est ça la différence avec Lacan, toute la conception de notre relation au corps s'instaure sur l'appareil perception/conscience et donc, c'est une perception qui est un peu infirme puisqu'elle ne peut pas être ni totale ni globale, elle reste parcellaire.

Par ailleurs ce corps est l'objet de tout un développement imaginaire et cependant pour ce qu'il en est de sa représentation, ce terme de représentation doit dire beaucoup à certains d'entre vous, toute notre culture depuis les Grecs est fondée sur un certain accord de la représentation et de ce corps. Et ce que je vais ré appuyer c'est que cette référence au moi en tant que corporifié, c'est ce qui a eu pendant des millénaires la faveur sociale dans notre culture.

C'est donc ce moi qu'on a essayé de maîtriser, de discipliner, d'éduquer, et qui aura reçu cette faveur sociale que va rencontrer Freud dans sa première lecture, c'est la raison pour laquelle et j'y reviendrai, cette lecture de Freud reste partielle.

Je vais tout de suite situer l'analyse aujourd'hui par rapport à cette évolution sociale, cette analyse ne va pas accentuer cette référence au moi mais au contraire au sexe, au sexuel, c'est là que nous accentuerons notre faveur et je dirai que dans notre conception dans notre pratique et dans ce que nous concevons du mouvement de l'analyse c'est le sexe véritablement qui a un effet civilisateur et pas du tout le moi.

Bien sûr, il s'agit du sexe dans certaines conditions, ce n'est pas n'importe quoi, c'est un sexe qui est dans une conception orientée, dans le cadre du langage.

Autrement dit et c'est ça le grand renversement que vient opérer la psychanalyse dans cette culture.

L'AUTRE DIMENSION DU CORPS, C'EST LE CORPS RÉEL.

Alors celui-là, c'est le corps de la médecine, c'est le corps concret, celui dont nous ne pouvons avoir connaissance que par la science, la biologie, l'imagerie médicale. Ce corps, comme vous le savez est un corps silencieux : la santé, c'est le silence des organes.

C'est un corps totalement muet et donc pour le faire parler, il faut passer par les artifices de la science.

Il est bien entendu, non subjectivable, sinon imaginativement et dans certaines cultures.

LE CORPS SYMBOLIQUE.

Eh bien, c'est celui de la jouissance, il n'y a de jouissance que de corps, c'est ce que souligne Lacan mais ce terme de jouissance est évidemment ambigu puisqu'il a deux sens et nous prenons ce terme dans ces deux sens, c'est-à-dire d'une part, la jouissance consiste à se contenter des incidences de plaisir ou de déplaisir et puis d'autre part, jouir c'est posséder, et s'oppose donc à désirer.

Quand on dit : ton corps et bien c'est une métaphore de ma jouissance.

C'est la place que prend plus volontiers la jouissance féminine en tant qu'elle est cette métaphore tout à fait privilégiée.

Toutefois, imaginaire, réel, symbolique du corps participent à l'érotique, mais le lien à l'être reste absent dans la conception freudienne.

Alors, je vais préciser ceci que je n'ai pas évoqué c'est que cette première recollection illusoire qui s'opère au stade du miroir où l'enfant se perçoit dans cette illusion unifiante, va être également la première image érotique à laquelle il va être aliéné et qui va le poursuivre, sur le plan imaginaire, et qu'il va poursuivre toute son existence.

Donc, bien entendu ce corps imaginaire, tel qu'il est dans l'illusion unifiante, est une image érotique qui va attacher le sujet à une certaine forme érotique de son propre corps mais, en ce qui concerne la dimension de son être, cet être va rester hétérogène par rapport à cette première image unifiante. C'est justement ce lien entre cette image érotisée et la fonction de l'être que Freud ne va pas parvenir à nouer ensemble.

A fortiori, cet être de parole et la fonction de la chaîne signifiante ne trouvent aucun lien chez Freud sinon ce que lui avait enseigné la modalité hystérique.

En particulier pour Freud, la fonction sexuée comme à l'écart du corps.

C'est sans doute, à cet endroit que nous pouvons dire que Lacan réalise son véritable coup de force d'être parvenu, dans une même doctrine, à réunir le sujet, le corps et le sexuel et ces trois termes dans une articulation au langage.

Or et c'est là quelque chose de tout à fait fondamental, l'élément tiers qui va opérer, non pas une synthèse mais une jonction, et ce de la façon la plus sûre entre le sujet et le corps, cet élément tiers est un petit résidu qui a chu, en certaines occasions, détaché de ce corps, perdu, égaré, à la limite, et qui est l'objet a, le plus de jouir.

Je vais y revenir dans un instant.

J'ouvre une parenthèse : dans la logique freudienne, que nous pouvons qualifier de juste ou d'exact, mais qui reste incomplète, le sta-

tut du corps est fondamentalement inscrit dans un registre imaginaire, donc celui que je vous ai dit, perception/conscience.

C'est-à-dire que les positions libidinales ne sont nouées qu'à des instances que vous connaissez bien, comme le moi, cet idéal du moi auquel les Anglo-Saxons ont rajouté le self, le soi, toutes ces entités relèvent de l'ordre de la raison.

Sur le plan conceptuel, cela revient à mettre tout l'intérêt pour le sexuel sous la rubrique de cette infirmité qu'est le narcissisme.

Certes, ça intéresse le corps cette fonction narcissique mais pas du tout le sexe, autrement dit, avec le narcissisme, le lit devient une infirmerie, si je puis me permettre de m'exprimer ainsi.

Le second aspect de cette conceptualisation freudienne insuffisante, et ce n'est pas pour critiquer notre maître, il a bien fallu qu'on commence par un bout de cette affaire, n'est ce pas, extrêmement complexe, c'est qu'elle ne semble retenir que la part érotique.

Beaucoup de choses que Freud intitule libido ne sont que des éléments érotiques, c'est-à-dire la parade, la séduction, bref tout ce qui tient à l'image et à l'imaginaire, le côté essentiellement préliminaire, préparatoire à l'acte sexuel.

Pendant cette conceptualisation reste en deçà de la pulsion que Freud a décrite mais qui n'est pas parvenue à intégrer dans la sexualité et surtout reste en deçà du sujet et de son désir. Il est reconnaissable que la jouissance du corps n'a besoin d'aucun partenaire, d'aucune relation d'altérité et même ça va mieux sans.

Dès lors que se trouve introduit un autre ou une autre dans cette situation et bien se trouve en même temps introduit dans la subjectivité quelque chose de tout à fait nouveau, c'est quelque chose qui va s'imposer à la subjectivité au regard du génital, c'est la dimension de la castration.

C'est quelque chose qui vient spontanément, la subjectivité de la castration peut être introduite de deux manières :

- soit en raison de l'asymétrie des partenaires, comme me disait quelqu'un récemment : j'ai fait un rêve, j'étais dans un bureau qui ressemblait exactement au vôtre, mais le bureau, le meuble était beaucoup plus petit que le vôtre, c'était une dame qui me disait cela.

Donc, vous voyez que, dans ce rêve, je dirais amusant, s'introduit cette dimension de l'asymétrie et aussi de la castration ; elle était assez subtile pour comprendre de quoi elle parlait et de quel type de meuble. Cette subjectivité de la castration est donc induite par l'asymétrie.

- et aussi par la fonction du langage puisque le langage partage automatiquement ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas.

Cette subjectivité va s'opérer par les deux manières et dès lors nous sommes devant deux types de jouissance : jouissance du corps d'un côté et jouissance phallique de l'autre.

La jouissance phallique est hors corps, ce qui la caractérise est qu'elle ne peut être introduite que par le langage.

Ces deux jouissances, chez Freud, vont rester éminemment séparées, et ne vont nulle part dans son œuvre se rencontrer.

C'est en quelque sorte une question qui nous intéresse au plus haut titre, cette balance entre les deux jouissances puisque dans l'acte sexuel, est ce que cet acte se réalise avec l'homme ou avec un homme ?

Est-ce que cet acte se réalise avec la femme ou avec une femme ?

Deux choses différentes.

La réponse que nous donnons, qui va vous apparaître comme très théorique et j'espère qu'on va pouvoir la déplier un peu, c'est qu'il y a une relation à l'avènement du signifiant pour le sujet d'un signifiant qui représente un sujet, mais pas un sujet abstrait mais un sujet comme sexe pour un autre signifiant. C'est-à-dire que cette fonction du sexe, cette représentation du sexe ne peut se faire, non pas dans l'absolu d'un sexe mais en tant que relation entre deux signifiants.

Et c'est bien à cet endroit-là très précis que la rencontre, la rencontre entre un homme et une femme, va précipiter en quelque sorte, l'institution d'un sujet.

Donc la rencontre n'est plus seulement une fascination imaginaire comme on l'a toujours décrite dans la clinique traditionnelle, mais au minimum, elle va donc instaurer cette asymétrie entre deux et dès lors arrive cette question à laquelle je ne vais pas répondre ce soir : est ce que dans le cadre de cette asymétrie, de cette différence, il pourrait y avoir un rapport ?

Je laisse de côté cette problématique et où Lacan a avancé cette aporie : il n'y a pas de rapport sexuel. C'est peu complexe pour ce soir, mais je vous signale quand même cette question : y a-t-il possibilité de rapport entre deux termes asymétriques ? Pour vous dire simplement que le développement de mon exposé reste surplombé par cette question.

Donc, l'interrogation précédente qui est de savoir qu'est ce qui peut représenter le sujet comme sexe ? Bien entendu ce qui peut représenter le sujet comme sexe c'est le trait anatomique, on y revient, on revient à ce corps, le trait qui marque le corps exactement comme dans les petites pierres de la paléontologie, où on a simplement marqué certaines pierres rondes d'un trait, c'est exactement l'image qui convient d'entendre de ce témoignage du sujet, de cette présence du sujet au niveau du corps, c'est-à-dire, la seule trace c'est ce trait qui marque le corps.

Quant à l'être, il appartient à un autre champ que celui du corps, bien sûr.

Vous savez, j'ai déjà fait cette citation de Freud que : l'anatomie c'est le destin, donc, il semblerait que, selon que l'on naît avec un corps aux marques secondaires sexuées de tel ou tel sexe, on serait homme ou femme, en fait, cet être sexué appartient à un autre champ que celui du corps, c'est là qu'est la grande déchirure, et plus avant, nous savons que l'être femme ou l'être homme ne peut se témoigner que d'une certaine forme de désir et qui ne relève pas spontanément de son sexe anatomique. Cette différence que nous percevons dans la clinique c'est que celui qui se présente comme homme, n'est pas forcément inscrit dans un désir de type homme ; ça doit être étudié, ça doit être évalué. Pour une femme, c'est pareil. Alors, ça montre simplement que le parlêtre, c'est-à-dire l'être de langage ne fonctionne pas selon la logique de l'emboîtement animal, de l'emboîtement sexuel animal. Il fonctionne d'une autre manière.

Le discours humain est structuré de telle manière qu'il laisse une béance dans sa constitution subjective qui montre justement que cette béance se situe au carrefour entre corps et sexe. C'est là cet écart, n'est ce pas, que nous percevons dans la clinique.

Donc, dans cet écart entre corps et sexe, entre ce qu'il a subjectivé de son corps d'un côté et ce qu'il imagine de son sexe, d'un autre

côté. Ce sont deux choses, à l'évidence, déterminées par d'autres règles, chacun de son côté.

Évidemment, la relation de ce sexe, ou si vous préférez de ce désir, avec ce qui est la représentation de son corps, reste séparée.

Cette béance c'est justement ce qui surgit dans l'acte sexuel, c'est cet écart entre les deux et qui va se cristalliser autour d'un certain nombre d'objets: ceux que j'ai évoqués précédemment et qui sont donc, ces résidus du corps. Chaque discours, chaque subjectivité est animée par ce résidu, par un de ces résidus, et qui sera non seulement un produit de ce corps mais qui est aussi une marque du corps qui va représenter précisément le sujet.

Cet objet que nous appelons objet a se présente comme corps dans le discours de la subjectivation et comme objet du corps de l'Autre. Je prends un exemple: l'objet oral, le sein, et, vous savez que ce sein, il est accolé à la bouche de l'enfant et il est clivé du corps de l'Autre. C'est donc une marque d'un corps mais du corps de l'Autre et qui va représenter ultérieurement le sujet.

Le sujet oral certes qui est le sujet d'un discours et en fin de compte, c'est par ce biais là, ce que j'appelle avec Lacan, le résidu, c'est-à-dire dans l'exemple là: le sein, le sein arraché au corps de la mère, au corps de l'Autre, c'est là que nous trouvons la jonction la plus sûre, dans notre clinique, entre le sujet et le corps, c'est cet objet que Lacan va intituler objet a.

Je peux vous l'illustrer au niveau de tous les objets typiquement humains, c'est chaque fois le même dispositif, un peu plus complexe dans certains autres, mais c'est toujours ainsi, c'est à la fois l'objet du corps de l'Autre qui va permettre cette constitution du sujet, l'établir, lui donner une assise.

On va l'expliciter de la manière suivante: cet objet oral est d'abord dramatisé dans la relation du besoin, de la faim, du besoin de nourriture, besoin physiologique; il est dramatisé dans ce cadre-là mais ça concerne bien le corps, cette nécessité de nourriture, c'est une représentation, ça va participer de la représentation du corps et qui est le corps de l'Autre puisque le sein a été pris au corps de l'Autre.

Cet objet que l'on appelle un résidu, va permettre au sujet de s'établir et d'établir aussi le premier lien social. Tout à l'heure, nous évoquions le corps comme la première image érotisée et ici nous avons cet objet comme le premier objet qui va être cause du désir et permettre l'assise du sujet.

Toutefois, cet objet émerge du corps, cet appel fait au corps par le biais de cet objet,

Et bien à l'endroit même où s'exerce l'acte sexuel, il est lui-même, cet objet, sous le coup d'une conjonction de toute une circonstance sociale de répression, de dépréciation, constituant dans leur ensemble un cadre de références discursives où sont insérés dans ces références, les demandes et les désirs tant du sujet lui-même que des autres qui l'entourent ainsi que de l'Autre symbolique. Tout ce feutrage de demandes et de désirs a déjà préformé cet objet, lui a donné, en quelque sorte sa valeur et fait arriver le sujet lui-même comme petit a, comme point central qui va occuper cette béance primitive que je viens de vous évoquer, cet écart entre sexe et corps comme point central de cette béance primitive mais qui est celle du discours et tout particulièrement du discours de l'Autre, c'est-à-dire aussi bien le discours social que le discours de l'Autre symbolique.

A partir du moment où nous, nous appréhendons ce discours de l'Autre, comme étant le discours de l'inconscient, il est clair, enfin jusqu'à un certain point, que tout ce qui fait intervenir quelque chose de l'ordre du signifiant sexuel, de la sexualité, s'inscrit dans l'inconscient et en particulier cet objet, s'inscrit dans l'inconscient mais sous la forme d'une mise en question, puisqu'il n'y a pas de signifiant qui désigne homme ou femme dans l'inconscient, mais que cet homme ou femme résulte d'un certain type de relation entre deux signifiants, voire deux êtres éventuellement: c'est ce que nous appelons la sexualité.

Par ailleurs si l'anatomie n'est pas non plus suffisante à désigner homme ou femme, comment y aurait-il la possibilité de situer une quelconque assignation homme/femme au moins provisoire? Et bien cette question, ça va être la jouissance: le mode de jouissance

Qui va y répondre, qui répond.

Jouissance au sens où elle désigne le plaisir, bien sûr et une certaine propriété, il faut l'entendre au sens où on peut jouir d'une propriété comme une maison et vous pouvez jouir d'une propriété comme on dirait d'une qualité.

C'est donc une jouissance d'une certaine propriété, c'est-à-dire ce qui va apparaître, toujours au niveau du corps puisque, il n'y a de jouissance que du corps, c'est cette fameuse jouissance Autre.

Jouissance Autre et jouissance phallique, ces deux jouissances vont distinguer l'accent plutôt féminin d'un côté ou jouissance phallique de l'autre qui va plus caractériser le caractère masculin. Ceci étant plus ou moins variable selon les cas. Ces deux types de jouissance qui finalement sont des effets de discours et ont des incidences sur le corps,

tout comme cet objet a est un effet de discours mais a son incidence sur le corps et dans le corps, et bien ces deux types de jouissances vont caractériser les modes spécifiques du féminin et du masculin.

Voilà donc comment est concevable le fondement premier de la subjectivation des corps.

Je vais m'arrêter là.